

Formation Apertura-Arcanes

Maniements et manipulations des objets (et différentes suggestions hypnotiques)

Exposé du 14 juin 2023

De l'homme moderne au sujet ; ambiance psychotisante et logique perverse

Yves Dechrisme

Ce qui m'est venu à l'esprit en lisant l'argumentaire de Michel Patris sur le thème, « Maniements et manipulations des objets, et différentes suggestions hypnotiques », c'est la dimension hypnotique qu'exerce la société sur tout un chacun. Cela m'a particulièrement frappé lors d'un voyage dans le désert où l'on est confronté à l'absence des repères habituels, où le rapport au monde change, c'est bien le caractère hypnotique de ces règles dans lesquelles nous baignons sans le savoir, qui font de nous des marionnettes qui ignorent les fils qui nous animent.

Une évidence, que l'on ne veut pas voir, ou que l'on ne peut pas voir, s'est imposée ; la personne, quelle qu'elle soit, n'échappe pas à l'influence de la réalité extérieure. Cela est-il inéluctable ? Ou encore, qu'en est-il du sujet ? Est-il encore audible ?

Cette situation me conduit à préciser la situation de « l'homme moderne », soit celle d'un sujet pris dans l'énoncé collectif d'une société à un moment donné de l'histoire, et de ses conséquences sur le devenir « sujet ».

Homme moderne versus sujet

Le sujet est marqué par l'ordre du langage, il est un « parlêtre », il tente de se faire reconnaître dans et par la parole. Grâce au retour du refoulé que sont les formations de l'inconscient, il cherche à se faire entendre dans un jeu dialectique entre langage et parole. Soumission à l'ordre du langage il est castré, il est confronté à une perte de jouissance, ce qui ouvre la voie à la différenciation des jouissances. Il est engagé dans son désir qui se manifeste dans ses fantasmes et ses paroles, des actes dont il ne cerne ni les tenants ni les aboutissants, mais qui donnent à sa vie une forme de continuité. Il a à y répondre, il ne se soustrait pas à sa

responsabilité dans laquelle il s'engage par ses actes, ses paroles. Actes et paroles qui le dépassent, qui ne sont pas réfléchis, qui ne sont pas raisonnés.

L'homme moderne est parlé plus qu'il ne parle, il est avant tout un être social, il n'est pas sujet de l'inconscient. Il tente de s'objectiver en étant pris dans un discours collectif, sans cette dialectique avec ce qui serait sa propre parole. C'est d'une certaine façon le « sujet cognitif » cher aux psychothérapeutes actuels. Il est davantage dans l'agir, la raison, la maîtrise, plutôt que dans la pensée, d'où le fleurissement des diverses techniques de « développement personnel ». Il se présente volontiers comme client ou consommateur de psychothérapie. De sa position d'être social, il cherche au dehors, dans le contexte ou dans l'autre, la cause de la limitation de la jouissance, l'origine du « malaise dans la civilisation ». Il s'exonère en quelque sorte de sa subjectivité.

D'où cette question ; est-il plus facile d'endosser une position de l'homme moderne qui accepte une amputation venue de l'autre, « c'est l'autre qui me fait souffrir », ou une position de sujet qui serait de renoncer à une jouissance initiale, de reconnaître une limite intrinsèque à la jouissance, soit ce qui revient à supporter la responsabilité de sujet ?

La question de la manipulation est donc étroitement liée à la façon dont le sujet aura résolu les conflits inhérents à l'œdipe, à la castration. La castration évoque la coupure, la confrontation au manque, qui peut être douleur mais qui est aussi libération. Le rapport du sujet à la castration ne peut s'aborder sans s'interroger sur la place que laisse aujourd'hui notre société, comme système de relation et d'échanges, à la castration, au réel de la perte, à la différence sexuelle.

Notre société laisse-t-elle encore la place au sujet ? Sous quelle forme est-elle niée, manipulée, dans notre société contemporaine ? C'est bien la question que nous avons à nous poser.

Klara, enfant modèle de la société de l'homme moderne

L'inquiétude est grande aujourd'hui vis-à-vis de l'intelligence artificielle, à tel point qu'il est question d'arrêter le développement des recherches, par peur de voir l'Intelligence Artificielle prendre le dessus sur l'homme, que l'homme perde le contrôle de la Machine. Mais est-ce vraiment de cette peur-là dont il est question ?

Kazuo Ishiguro, un auteur japonais prix Nobel de littérature en 2017, est connu pour ses fictions dystopique dont *Klara et le soleil*¹. Il y imagine un monde proche du nôtre, très proche même, où les avancées sont telles que les robots remplacent les êtres humains au travail, mais peuvent aussi avoir une fonction d'accompagnement des enfants et adolescents par la création d'Ami Artificiel. Klara est un de ces AA. Elle a l'apparence d'un être humain qui, grâce à sa programmation et ses capacités d'apprentissage, est dotée de qualités d'observation et d'adaptation hors du commun. Elle est appelée ainsi à répondre aux besoins des humains, particulièrement leur éviter la confrontation à la solitude. Si elle est un objet réel, ses capacités à reconnaître les sentiments d'autrui, son dévouement, sa sensibilité, la rendent très proche de l'humain, jusqu'à amener le lecteur à oublier qu'il s'agit d'un robot.

Klara évolue dans une ambiance très actuelle. Elle a été choisie par Josie, une adolescente de 14 ans « relevée », c'est-à-dire ayant bénéficié d'une modification génétique lui conférant des compétences intellectuelles la rendant apte à accéder à des postes de décideurs. Soit garantir un avenir où elle ne sera pas en concurrence avec les robots. Le prix à payer, au-delà de l'aspect financier discriminatoire, est celui du risque d'une maladie potentiellement mortelle. Josie est malade, elle risque de mourir. Sa sœur aînée a bénéficié d'un relèvement, mais elle est décédée. La mère de Josie a malgré tout pris le risque de cette intervention pour sa deuxième fille. Elle a pris seule cette décision pour sa fille, à l'encontre de l'avis du père. Un père dont elle s'est séparée ; ingénieur, il a été déclassé et remplacé par les robots. Il a rejoint la communauté « Blanche des élites d'avant », où « il se sent bien », une association contestataire de l'ordre établi. Mais il est désigné pour cela comme « paranoïaque » par une amie de la mère. Un père donc qui n'a plus droit au chapitre, et une mère se trouvant dans une position de toute-puissance, jugeant ce qui est bon ou non pour sa fille. Faut-il dire qu'elle est dans la toute-puissance ? Quel est le poids du social dans une telle décision ? Quelle est la place de l'enfant pour cette mère ? Il convient de ne pas trancher, comme il ne s'agit pas d'enfermer l'analysant dans un jugement définitif.

Ce qui frappe au premier abord, c'est la dévotion de Klara au service de Josie, elle va jusqu'au sacrifice ; elle décide de céder une part du liquide nécessaire à son bon fonctionnement à Josie, convaincue qu'il pourrait la sauver de sa maladie. Une deuxième fois, alors que Josie est proche de la mort, la mère de l'enfant s'adresse à Josie pour lui demander de remplacer sa fille si celle-ci venait à décéder. Klara participe activement à ce remplacement, grâce à ses capacités d'observation et d'adaptation, qui la rendent apte à reproduire attitude, mimique,

¹ K. Ishiguro, *Klara et le soleil*, Folio, Gallimard, Paris, 2021, 384p.

sentiment, de telle sorte que rien ne vienne faire apparaître à la mère qu'elle ait affaire à Klara, mais à sa fille Josie.

Mais le véritable maître de Klara, c'est le soleil ; c'est sur lui qu'elle est littéralement « branchée » ; c'est lui qui lui donne vie, énergie, elle en arrivera à l'idée délirante que le soleil a le pouvoir de ressusciter un mort, et donc aussi de sauver Josie. Il suffira pour cela que Josie se trouve placée au bon moment, au bon endroit, après qu'elle a adressé au soleil ses prières, qu'il l'aide à sauver Josie. Klara est dans cette croyance que le soleil, cet Autre pour elle, elle lui doit la vie, elle n'a pas à le mettre en colère, elle doit préserver sa plénitude, le faire jouir en quelque sorte. Il est cet Autre suprême qui fait de Klara un « être de foi », une croisée, qui cherche à détruire ce qui pollue, qui voile le soleil. Dans son fantasme si l'on peut dire, pour remplir sa mission d'« Ai », elle se fait regard, grâce auquel elle va pouvoir répondre à l'attente de l'autre, et à travers lui, compléter l'Autre. Elle n'abandonne pas l'idée d'une communion avec le soleil, d'une jouissance encore accessible. Elle cherche à se réaliser en se faisant objet, elle est tout entier ce regard qu'elle met du côté de l'Autre, réalisation d'un fantasme pervers. Mais en étant la merveille que l'un ou l'Autre recherche, la mère de Josie comme représentation de cet Autre qu'est le soleil, en répondant à ces demandes, c'est aussi à la fonction de déchet à quoi elle va être réduite. Si Klara éprouve des sentiments, elle finira quand même dans un placard, avant de se retrouver dans une décharge bien organisée d'où elle regardera passer le soleil...

Klara n'est-elle pas une illustration des servitudes contemporaines ? Servitude qui tient d'un côté à un rapport à l'idéal. Une tension entre la figure du moi idéal, la réalisation de soi à travers une maîtrise, une lecture très fine des émotions des personnes, qui lui permet de ne pas se laisser surprendre, avec des capacités adaptatives hors du commun qui la rendent particulièrement performante. Sous le regard d'un Autre tout-puissant, le soleil, qui juge, sans concession, figure d'Idéal du moi tyrannique. Les failles du narcissisme primaire conduisent à la recherche d'un regard qui consiste, qui confirme l'identité, il ne doit pas se dérober. D'où la tonalité dépressive présente tout au long du roman.

Servitude aussi par une identification à l'objet auquel le sujet se réduit ; Klara n'est plus que regard, avant d'être évacué. L'erreur est de croire que l'Autre pourrait être incomplet, qu'il faut le faire consister alors qu'il est inconsistant, qu'il faut lui donner sa plénitude en lui restituant cet objet *a*, le regard. Cette erreur signe le refus du manque dans l'Autre, le refus ou l'absence du signifiant du manque, le phallus. Situation somme toute logique pour Klara qui ne s'inscrit pas dans une filiation.

Alors pourquoi Chat GPT fait-il peur ? Il me semble que l'on peut avancer différents niveaux de réponses à cela. En premier lieu, si ce que je fais est imitable dans une machine, est-ce que je ne suis pas moi-même par moment une machine ? L'IA n'est-elle pas le paradigme de ce qui se passe pour l'homme moderne réduit à un processus purement cognitif. Sauf que la machine est appréciée pour sa performance, sa maîtrise, elle ne laisse rien au hasard, de ce point de vue, elle est un modèle, elle détrône l'humain, elle est déprimante.

À un niveau plus profond l'IA, par ses capacités d'adaptation, de créativité, ne nous renvoie-t-elle pas à nos propres limites, à quelque chose que l'on ne veut pas voir ; le mécanisme de répétition propre à l'inconscient, qui se découvre dans les conduites, les symptômes, les formations de l'inconscient ? C'est-à-dire que pour ne pas être débordé par la machine, nous aurions paradoxalement à redonner toute sa place à la dimension créatrice des formations de l'inconscient, à les faire parler, à soutenir l'advenue du sujet de l'inconscient.

Ne pas nous laisser « dé-border », ce qui caractérise somme toute les situations de crise, « je n'en peux plus », « c'est la goutte d'eau en trop », c'est redonner toute sa place au trou ! Qu'est-ce qu'un trou ? On peut toucher du doigt cette dimension du trou lorsque l'on se retrouve seul face à une décision, où personne ne peut venir à votre secours, ne peut venir vous conseiller. Un moment où suite à une interprétation, un acte, une contingence, vous êtes propulsé dans le monde, vous larguez les amarres de la répétition, vous déraillez, vous allez sur un chemin inconnu, seul, sans certitude. Un trou ça fait peur, ça donne le vertige. C'est le lieu de l'angoisse, le seul affect qui ne trompe pas, car il touche au réel. Le trou pose la question de ce qui est au centre du trou. Soit la réintroduction du réel, de l'objet *a* qui n'est pas objet de satisfaction mais cause du désir. Face au trou, vous pouvez choisir le risque, celui de votre désir. Mais se pose aussi la question de ce qui borde le trou ; la différenciation des jouissances, les symptômes, soit ce qui est manifestation du sujet, responsabilité du sujet.

Le névrosé n'aime pas ça. L'obsessionnel s'arrange pour ne jamais être là où il doit être, il est toujours ailleurs, voire il fait le mort. L'hystérique fait tout pour être aimé, il se met en quatre pour l'autre, et il ne manquera pas de le lui reprocher tôt ou tard. Le phobique ne supporte pas d'être seul, il se crée un monde fermé, à lui, qui l'écarte de la question de son désir.

Klara est pour moi une représentation de l'homme moderne ; en l'absence de référence symbolique, la question du sexe est exclue, il se sacrifie pour un Dieu obscur tout en se faisant objet pour cet Autre. Autre qui peut être le social d'où a déserté toute référence symbolique, laissant le sujet désorienté, errant, ou livré à l'Autre.

Si le sujet est pris dans l'ambiance actuelle, est conditionné par elle, pour se réduire à un être social, doit-il pour autant être exonéré de son statut de sujet ? Comment alors

réintroduire cette question du sujet, ne pas se laisser fasciner ou décourager par l'effet de l'ambiance du monde actuel ? Essayons pour cela de préciser ce qu'il en est de cette ambiance. Mot que j'emprunte à Jean-Richard Freymann², qui me paraît particulièrement pertinent.

Ambiance psychotique

Le sujet tend à s'objectiver dans l'énoncé collectif et à forclure la dimension de l'énonciation. De plus en plus souvent se pose la question des troubles du spectre autistique auprès de ces personnes qui parlent « comme des robots » ; simple effet de la prise dans le discours ou véritable anomalie structurale ? Souvent, comme sur les médias, ils parlent vite, sont attentifs au temps que dure l'entretien, ils ne sont pas gênés pour le dire, « plus je vais parler vite et longtemps et plus vite j'avancerai ». Pour eux, le discours se réduit à un instrument de pure information. Ils sont mal à l'aise, voire rejette la potentialité créatrice du langage, lié au caractère toujours approximatif, incertain, ambigu des mots. Leur référence, c'est le modèle du numérique, de la téléphonie, des mails, il leur faut des échanges rapides, précis, quasi instantanés. Comme si parler plus et plus longuement allait dissiper le malentendu ! On est loin de la parole, ou d'une dynamique d'échange soutenue dans le temps avec un autre. L'autre n'est d'ailleurs appréhendé qu'en fonction de « l'utilité » qu'il peut avoir, de ce qu'il apporte, la dimension affective peut être absente.

Une position est de considérer que l'essentiel ne relève pas du contexte, que le contexte ne fait qu'incliner le sujet à se laisser glisser sur une certaine pente ; « *l'énorme objectivation constituée par cette science lui permettra d'oublier sa subjectivité³* » ! L'importance accordée aux loisirs, à la valeur du travail, à la diffusion des savoirs, « *lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie* ». Ne voit-on pas aujourd'hui proliférer les protocoles visant à répondre aux questions sur la fin de vie, sur l'identité de genre, sur les relations entre les sexes, sur les questions d'immigration et donc de différences, plutôt que d'interroger ces signifiants primordiaux que sont la vie, la mort, le sexe, le Nom-du-Père ? On en retrouve la trace dans la réponse faite aux patients dans les institutions. Rien n'est plus irritant que de voir dans le milieu médical notamment, la frénésie et la satisfaction des soignants de tous bords, à se sentir « ravis » d'avoir répondu « promptement » aux demandes des patients ou des institutions, sans guère d'attention sur ce qu'est un soin, ce qu'est la dimension psychique, où l'on glisse sur la

² J.-R. Freymann, Éditorial du mois de mai 2023, *Lettre de la FEDEPSY*.

³ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 282.

dimension de la parole et du désir. Manipulation des soignants, comme des malades par le système, d'autant plus pernicieuse que la personne n'a pas conscience de ce qui la fait agir parce qu'elle est sous hypnose. À savoir le système, mais aussi et surtout l'oubli de l'interrogation sur son être, comme s'il y avait une forme de connivence entre « le système » et l'angoisse du sujet face à l'énigme du désir de l'Autre, de son propre désir, du trou du manque dans l'être, de sa castration. L'énigme du désir du sujet s'écrase sur des soucis techniques d'autoconservation, de promotion sociale, de rendements, de limitation des risques... Tout se passe de telle façon que l'homme dans la société se fait l'instrument qui doit répondre techniquement aux questions de toutes sortes qui lui sont posées (personnelles, travail, sociale) pour ne pas avoir à penser « pourquoi cela, pourquoi faire ceci ou cela » ? La réponse des parties politiques à l'agression de jeunes enfants à Annecy, outre les manipulations de parties politiques, témoigne de ce refus de penser, qui conduit à une « *absence de pensée* » telle que l'évoque Hannah Arendt à propos du cas Eichmann⁴ ; un bureaucrate zélé qui n'aurait eu mauvaise conscience que s'il n'avait pas exécuté les ordres. Le discours ne vise plus l'échange, le dialogue, mais la réponse à la demande, fût-elle démagogique ou à l'encontre de l'intérêt du sujet, par un agir plutôt que par un acte qui implique un sujet, ou de se donner un temps pour « penser ».

Cet oubli de l'interrogation sur l'être, la peur du trou lié au manque-à-être, associé à la perte des références aux signifiants primordiaux qui empêchent le sujet de s'y retrouver, rapprochent de la psychose. Si la psychose renvoie à une « forclusion du Nom-du-Père », les discours actuels qui visent l'objectivité, le plein, un savoir sans subjectivation, effacent la dimension du manque, de la faille, du signifiant phallique. Ils conduisent à l'errance, à l'exclusion du sujet.

Il ne reste à celui-ci que deux solutions.

Ou le conformisme comme défense, « *car il n'y a rien de plus dangereux qu'un vide* » ; c'est l'état pré-psychotique de l'homme normal, qui s'identifie à des personnages qui lui donnent le sentiment de savoir qui il est, ce qu'il faut faire, qui ne se soutient que de béquilles imaginaires. D'où aussi « *ce sentiment de devenir un peu fou dès lors que nous ne disons pas la même chose que tout le monde*⁵ ». Ce qui n'est pas sans renforcer les processus de ségrégation, sur ce fondement d'une reconnaissance d'identité à travers l'autre. Et avec lui, l'appel à des leaders qui désignent avec une voix forte les frontières entre amis et ennemis.

⁴ H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/histoire » (n°32), 1991, 519 p.

⁵ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses* (1955-1956), Paris, Le Seuil, p. 226.

Ou, deuxième solution, la paranoïa comme fonction réactionnelle du sujet contre l'universel dépersonnalisant du discours scientifique. Le sujet se vit comme étranger aux différents savoirs qui se multiplient et qu'il peut disqualifier sur un mode paranoïaque à la mesure de la dépossession qu'il ressent. Ce que l'on observe dans les débats aujourd'hui qui se limitent à une affirmation du moi, qui n'écoute pas l'autre, où chacun parle dans son coin, où aucune place n'est laissée à la parole de l'autre.

Comment arriver à constituer du sujet dans tout cela, désaliéner le sujet de son statut d'être social pour qu'il assume sa responsabilité de sujet ? Nous avons évoqué le fait que l'IA nous renvoie aux limites liées à la dimension de répétition propre au sujet de l'inconscient. La question pour nous est de dépasser cette limite, en s'appuyant sur elle pour travailler sur les signifiants qui se répètent, qu'elle devienne force de création. La répétition vient témoigner de la vérité du sujet, de son rapport au manque. Elle constitue la seule certitude du sujet, sa consistance. Cette vérité peut ne pas être entendue, mais elle est difficile à disqualifier.

Le psychanalyste a donc à être témoin de la répétition. Mais de quelle façon ? Tel homme, ou telle femme pourra percevoir à travers le récit de son histoire, percevoir qu'il ne cesse de répéter certaines situations, qu'il participe à ses difficultés, que celles-ci ne sont pas que le fait de causes extérieures. Ceci n'est qu'un premier pas pour s'appréhender comme sujet. Ce premier temps est bien insuffisant, ces personnes répondent volontiers spontanément, « c'est mon caractère, je suis comme ça, depuis toujours », sous-entendu, « rien ne peut changer, ça ne sert à rien de parler, tout ça je le sais maintenant ». Le deuxième temps est de faire découvrir la dimension signifiante de certains mots qui prend une place non négligeable, mots qui peuvent être considérés non en fonction de leur signification mais par des effets de sens nouveaux. C'est à partir de là que le sujet pourra toucher du doigt qu'il est divisé, qu'il se constitue sur une Autre scène. Autre scène comme lieu, lieu sur lequel il s'appuie pour être acteur de son existence. L'analyste pourra alors inviter la personne à poser des actes, sans promesse de jouissance, de permettre à la jouissance de « condescendre au désir ».

Logique Perverse

Freud, à partir de 1920, avait insisté sur la « répétition », ou la « *compulsion de répétition*⁶ », que Lacan nomme « *automatisme de répétition* ». Cette notion constitue un autre

⁶ S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Essai, 1987.

mot pour désigner la pulsion de mort. Soit la façon dont le sujet aspire à aller jusqu'au terme de la satisfaction de jouissance.

Si la perversion au sens psychanalytique est la façon dont un sujet nie ou désavoue l'impossibilité de la jouissance pleine et entière, on peut dire que le monde contemporain est pervers ; dans le spectacle de la lutte pour le pouvoir, voire la lutte à mort que nous donne les hommes politiques sans considération pour l'humain. Mais aussi dans les effets des progrès de la science qui repoussent toujours plus loin les limites ; la possibilité de communiquer en tout temps et en tout lieu, l'accès direct aux informations, la possibilité de se déplacer qui nous fait perdre la notion du temps. Sans oublier le registre sexuel où la pornographie est le modèle de la réalisation sexuelle pour les adolescents, ou encore dans le registre de l'identité où il n'est plus question de discuter du choix du genre... Le développement de l'économie de marché quant à elle rend légitime pour chacun l'assouvissement de ses souhaits, plus encore, elle tend à les présenter comme allant de soi, comme la normalité.

Cette évolution du contexte social pose la question de ce qui va faire limite, de la place laissée à la Loi, de la façon dont cette loi va être traitée. N'y a-t-il pas dans le fonctionnement individuel un défi à l'égard de la loi pour accéder à la jouissance ? La pulsion de mort est peut-être ce qui illustre le mieux la façon dont l'inconscient, la subjectivité, « c'est la politique ».

La mise à disposition d'objets de satisfaction des besoins accentue le rapport du sujet à des objets réels, la pente à la réduction des tensions qui devraient se satisfaire comme des besoins. Toute entrave est vécue sur le mode de la privation injuste et abusive. Y aurait-il alors une raison à sortir de cette aspiration à retrouver cette jouissance première, éprouvée, supportée par la mère, si toutes les jouissances me sont permises ?

Cette économie, où toutes les jouissances me sont permises, n'est pas celle du désir qui suppose la perte initiale de l'objet, qui devient cause du désir, il est ce qui maintient le désir. L'évolution technologique, comme l'économie de marché ne favorisent-elles pas une sorte de régression du désir vers le besoin, une incitation à accentuer le versant narcissique du désir, le maintien d'une quête de satisfaction narcissique, la réalisation de mon moi idéal, maître absolu et réussi à travers la satisfaction de l'objet ?

Cette économie ne va pas dans le sens de la sociabilité, du partage, du dialogue, mais dans le développement d'un plus d'égoïsme, d'une indifférence à l'autre, d'aptitude à l'exploitation de l'autre à son avantage. Mais aussi manipulation du sujet par l'ambiance perverse contemporaine qui laisse toujours miroiter la possibilité d'une jouissance pleine possible.

Une situation qui amène à s'interroger sur la façon dont la loi est traitée. Ce qui est contesté chez le pervers c'est le droit du père à légiférer, à être agent de la castration, à désigner le manque comme cause du désir. Et ce, sous le regard de la mère complice, de la mère qu'il s'agit de séduire, de captiver. La loi dans le langage ambiant, où rien n'a d'importance, est traitée avec la même dérision qu'a pu être l'autorité paternelle. Il est possible de changer de sexe, de nier l'asymétrie du masculin et du féminin, il n'y a plus d'opposition entre un oui et un non mais un « en même temps ».

Abolir cette opposition, soit abolir le non, c'est abolir la catégorie du réel, ce à quoi on se heurte, ce qui dit vraiment non. D'où ce glissement du réel vers l'imaginaire, sans que l'on sache où se trouve la limite, avec un envahissement progressif de tout l'espace psychique par l'imaginaire et ses revendications sans fin. Il en résulte une mise à mal de la position d'exception, comme celle du père réel, soit celui qui soutient un désir, par des actes, pouvant aller dans le sens contraire de ceux de la mère. Cette position est aujourd'hui confondue, imaginaire oblige, avec le patriarcat ; toute initiative est vécue comme excessive, abusive. Ce désaveu de la loi symbolique, par le rejet du père réel qui vient la soutenir, fait retour dans le réel à travers la judiciarisation et une société de contrôle ; multiplication des caméras de surveillance, développement des protocoles de soins, importance accordée aux évaluations internes et externes des établissements.

Il n'est donc pas inutile de rappeler que la fonction du père réel, comme le souligne Moustapha Safouan⁷, n'est pas d'opposer la loi au désir, mais de les accorder ; soit donner au sujet la capacité à soutenir son désir, échapper à la soumission à un « ordre » social, historique, familial.

Paradoxalement cette logique perverse peut être une nouvelle condition de demande d'analyse. Là où le sujet est convié au grand banquet des jouissances, il n'est pas rare qu'il vienne avec cette question : qu'est-ce qu'il en est de ma subjectivité ? avec en arrière-fond, comme question à venir : qu'est-ce que le désir, est-ce que le désir a un objet, des objets ? Avant d'en venir à l'objet cause du désir.

⁷ M. Safouan, « De la fonction du père réel », dans *Études sur l'Œdipe*, Paris, Seuil, 1974, p. 126-138.